

Brèves littéraires

Brèves

Amères réflexions

Christiane Lavoie

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, C. (2000). Amères réflexions. *Brèves littéraires*, (56), 38–42.

CHRISTIANE LAVOIE

Amères réflexions

La porte refermée et les souliers meurtriers enfin retirés, Anne dégrafe sa jupe et la laisse glisser le long de ses jambes gainées de soie. La riche parure moirée, revêtue pour ce jour spécial, se retrouve — ô trivialité des apparats ! — en un minuscule tas entourant ses pieds. Elle la repousse pour enlever ses bas.

Bon ! une maille a filé. En soupirant, elle jette la paire à la poubelle. Antoine, ce mordu d'écologie, sauterait au plafond s'il était témoin de ce gaspillage. Inutile de l'alarmer, il a pour le moment bien d'autres causes à défendre. Il vaut mieux, pour l'instant, poursuivre seule l'effeuillage.

Le chemisier assorti, orné d'une multitude de petits boutons, lui donne du fil à retordre. À bout de patience, elle le fait passer par-dessus la tête — heureusement, l'échancrure est large — et le balance sur le lit avant de le suspendre, avec la jupe, dans sa garde-robe.

La main sur la poignée de cette vaste penderie en cèdre, à la fois songeuse et admirative, elle observe, en humant la bonne odeur du bois, cet étalage de fringues accumulées durant les dernières années.

Robes, ensembles, jupes, pantalons et blouses, de toutes les couleurs, longueurs et largeurs, occupent, dans l'ordre cité, les deux tringles superposées sur sa gauche. En face et à sa droite, sur trois séries de tablettes, sont rangés, bien pliés et empilés comme il se doit, ses chandails, corsages et lingerie fines. Les nombreux souliers et sacs à mains se partagent les deux tablettes du bas.

Comme il en faut pour la couvrir, pour la mettre en valeur ! A-t-elle, à ce point, besoin de tous ces artifices ? Et, si oui, dans quel but, sinon pour plaire ? Plaire, séduire, attirer le regard. Quel piège que ces sortilèges ! Surtout pour celle qui les utilise ; elle en devient bien vite l'esclave.

Jusqu'à maintenant, Anne n'a pas vécu sa vie. Elle a fait du sur place. En attendant la quarantaine, elle a meublé son temps comme elle a pu. S'accrocher à la vie a été son seul but. Et pour y parvenir, sans trop s'en rendre compte — sinon quelle honte ! —, elle a utilisé les gens. Non pas d'une manière abusive. Ni même consciemment. Mais à la façon des enfants qui, abandonnés trop tôt, n'ont pas connu l'amour. Pour se donner une réalité, pour valider son existence, elle a fait en sorte que les gens s'intéressent à elle. Comment réussit-on ce manège ?

Assez précocement, elle a découvert qu'il existait deux façons quasi infaillibles : le charme et le dévouement. L'un pour attirer la proie, l'autre pour bien se l'attacher. Mais ce n'est qu'avec le début de la maturité qu'elle a appris à si bien lire en elle. Ah !

ces ruses et comédies auxquelles elle s'est livrée !
Que reste-t-il, maintenant, de tout ces subterfuges ?

Anne referme lentement la porte de la garde-robe et retire ses sous-vêtements qu'elle lance dans le panier de linge sale. Sur le mur opposé, un grand miroir lui renvoie son reflet. Elle s'en approche et observe, sans concession, l'envers du décor. Dénudée, sans son camouflage, la femme du monde dévoile ses secrets : chairs molles, vergetures et bourrelets.

Le haut du corps, cou, épaules, n'est pas si mal ; les seins, bien galbés, tiennent le coup. C'est plus bas que ça se gâte : le ventre s'est un peu relâché, les fesses et les cuisses se sont alourdies, capitonnées. Le dernier traitement contre la cellulite n'a pas tenu ses promesses. Ah ! tous les soins qu'elle prodigue à ce corps ingrat ! Tout ce temps perdu ! Alors qu'il y a tant à faire...

À l'adolescence, se croyant détentrice d'un message à livrer, ou d'une mission à accomplir, elle ambitionnait rien de moins que de sauver le monde. La profession où elle se dirigeait alors faisait pour elle figure de vocation et (sans le savoir à l'époque) de panacée à son manque d'amour. Lors de ses stages à l'Hôtel-Dieu, parmi tous ces démunis, incurables et chroniques, son enthousiasme et son dévouement ne connaissaient pas de borne.

Au sein d'une équipe motivée, comme elle, à se donner et à se dépasser pour soulager la souffrance humaine et pour apporter un peu de réconfort à toutes

ces personnes dans le besoin, elle se sentait vraiment à sa place. Et quand le sourire revenait dans un visage émacié, elle était mille fois récompensée des efforts déployés.

Mais que s'était-il donc passé par la suite ? Dans quels dédales s'étaient égarés et son entrain et son rêve de jeunesse ? Où s'étaient-ils envolés ? Décès du père (neuf ans après celui de la mère), amours décevantes, naissances des enfants, maladies, changements répétés au travail... La vie ne lui avait guère laissé de répit.

Des excuses, tout ça ! Un rêve ne meurt pas, il s'enrobe. De confort, de facilité. On cherche à le faire taire. Par l'acquisition effrénée de biens matériels, par l'entretien à outrance de la façade, par l'activisme... Et on néglige l'essentiel. Une bourgeoise, voilà ce qu'elle était devenue.

Quelle horreur ! Elle détestait ce mot. La phrase de Jules Renard — « *Les bourgeois, ce sont les autres* » — revient moqueusement s'imposer à sa mémoire.

Comment avait-elle pu, malgré des préjugés tenaces, prendre l'habit de ceux qu'elle détestait le plus ?

« *Les bourgeois, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient bête. Les bourgeois, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient con.* »

Brel avait raison : avec l'âge, elle n'avait pas gagné en sagesse, au contraire, elle s'était affaiblie, abruti. Le corps avait suivi...

Elle se regarde. Se jauge. Se juge : bourgeoise. Bourgeoise et empâtée.

Ah ! ce miroir ! Pour qui se prend-il ? Révélateur de vérités, éveilleur de conscience ? Avec un soupir, Anne s'en éloigne. C'est assez pour aujourd'hui.